

III. La conquête de la Cochinchine par les Nguyễn et le rôle des émigrés chinois

Paul Boudet

Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Année 1942, Volume 42, Numéro 1
p. 115 - 132

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

LA CONQUÊTE DE LA COCHINCHINE PAR LES NGUYỄN ET LE RÔLE DES ÉMIGRÉS CHINOIS

par

M. PAUL BOUDET

Directeur des Archives et des Bibliothèques,

Membre correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

L'an *kỷ-vị*, 32^e année de HIÊN-VƯƠNG (1), seigneur de Cochinchine et 4^e année du règne de LÊ HI-TÔN (2), soit 1679 de notre ère, parut devant Tourane, à la mousson d'été, une flotte d'une soixantaine de jonques de mer, de ces lourds bateaux aux voiles brunes et aux châteaux d'arrière très élevés. Ce spectacle insolite à pareille époque — on était aux environs du 5^e mois — ne put manquer d'étonner et aussi d'effrayer les Annamites. Ils envoyèrent un parlementaire s'enquérir des nouveaux arrivants et ils apprirent bientôt que c'étaient là les derniers débris des armées des empereurs Ming.

A la vérité, l'Empereur K'ANG-HI (3), 2^e souverain de la nouvelle dynastie, celle des Ts'ing (4), régnait depuis près de 18 ans, mais les partisans des empereurs déchus, dont les descendants s'étaient réfugiés en Annam puis en Birmanie, s'agitaient encore.

Après la mort de WOU SAN-KOUEI (5), dernier défenseur de l'ancienne dynastie et la débâcle de ses armées, un certain nombre de généraux et de soldats ne voulant ni servir les envahisseurs mandchous, ni se plier aux nouveaux usages — aujourd'hui on dirait au nouvel ordre — s'enfuirent sur une flotte de 200 jonques, la tempête l'avait dispersée et c'étaient les survivants de cette armée et de cette flotte, 3.000 hommes environ, avec leurs généraux DƯƠNG-

(1) 賢王 NGUYỄN-PHÚC-TÂN 阮福瀨 (1648-1687). Appelé dans les Annales par son titre posthume Thái-tôn. Le titre complet est Thái-tôn Hiêu-triệt Hoàng-dê 太宗孝哲皇帝.

(2) 黎熙宗.

(3) 康熙.

(4) 清.

(5) En annamite NGÔ TAM-QUÊ 吳三桂. Prit d'abord la défense des Ming, se rallia ensuite à la nouvelle dynastie des Ts'ing, fut créé Prince Pacificateur de l'Ouest (P'ing Si Wang). Se révolta de nouveau contre les Ts'ing, fut défait et se retira au Sseu-tch'ouan (1677), puis au Yun-nan (1678) où il mourut paisiblement de vieillesse et de paralysie (octobre 1678).

NGÂN-ĐỊCH (1) et son lieutenant HOÀNG-TIÊN (2), TRẦN-TẦN-TÀI (3) et son second TRẦN-ÁN-BÌNH (4), qui abordaient en pays annamite.

Ils exposèrent à HIẾN-VƯƠNG qu'ils étaient attachés à la dynastie des Ming (5) et qu'ils avaient résisté jusqu'à l'extrême aux Mandchous, mais que les Ming ayant été définitivement renversés, ils préféraient, plutôt que de servir les nouveaux maîtres de la Chine, venir offrir leurs services au seigneur de Cochinchine.

Grand embarras de HIẾN-VƯƠNG qui craignait, en les admettant dans son domaine, d'introduire des éléments dangereux, et qui cependant n'osait ou ne pouvait les forcer à repartir. Il eut l'idée, vraiment géniale, de les expédier dans le Sud, dans la région de Đông-phò (6), aujourd'hui Gia-dịnh (7), qui n'était pas encore soumise à la domination annamite et qui recélait d'immenses territoires à coloniser.

La solution était habile et élégante : le roi se débarrassait d'hôtes indésirables. Il les envoyait occuper pour lui des territoires qui ne lui appartenaient pas et il espérait bien que les Chinois ne tardaient pas à évincer la population cambodgienne.

Triple résultat, également heureux pour le Gouvernement annamite.

Avant de les laisser partir, HIẾN-VƯƠNG leur offrit un repas somptueux, accorda des grades à leurs chefs et leur confia une lettre pour le roi du Cambodge où il lui annonçait l'arrivée des Chinois et l'assurait, suprême malice, qu'il n'aurait rien à craindre d'eux.

Mais avant d'étudier les résultats de cette politique assez astucieuse, il est indispensable de revenir un peu en arrière et d'exposer, en quelques mots, la situation des pays annamites à cette époque, c'est-à-dire dans le dernier quart du XVII^e siècle.

Au Nord, la royauté des Lê (8), faible et entièrement sous le joug des Trịnh (9), s'efforçait de résister aux attaques des Nguyễn (10), établis dans l'Annam central depuis 1558, date capitale pour l'histoire de ce pays. En envoyant NGUYỄN-HOÀNG (11) gouverner les provinces du Sud, les Lê avaient cru se débarrasser d'un rival dangereux, en réalité, ils lui avaient donné un empire : c'est ce que la stèle du Long Pont, près de Đông-hới, a clairement enregistré. Elle débute par

(1) 楊彥迪.

(2) 黃進.

(3) D'autres disent : TRẦN-THƯỢNG-XUYẾN 陳上川.

(4) 陳安平.

(5) 明.

(6) 東浦.

(7) 嘉定.

(8) 黎.

(9) 鄭.

(10) 阮.

(11) 阮潢 (1525-1613), deuxième fils de NGUYỄN-KIM 阮詮.

ces mots : « Le prince de notre famille, l'année *mậu-ngọ*, dans le Thuận-hóa (1), jeta les fondations de son empire ». Et plus loin, elle le compare à un colon qui s'enfonce dans l'obscurité des bois et défriche un terrain rempli de ronces (2).

Belle image, très exacte d'une tâche que les Annamites, sous la conduite des Nguyễn, surent accomplir, en dépit de toutes les difficultés.

Ils eurent tout d'abord à refouler les Chams : le contact entre Chams et Annamites fut celui de deux civilisations fort différentes, de deux peuples dont l'un, autrefois si entreprenant et si belliqueux qu'il était un perpétuel danger pour ses voisins, mais qui avait vu sa décadence se précipiter, avec l'accroissement de l'anarchie intérieure et de la faiblesse de son gouvernement, l'autre, ardent et prolifique, prenait chaque jour conscience plus nette de sa force en même temps que de la nécessité d'élargir son domaine.

Le monde a toujours été partagé de la sorte entre des peuples heureux, oubliant dans la prospérité les vertus solides qui ont fait leur gloire, et d'autres dont l'existence moins facile et plus rude contribue puissamment à développer les appétits et les ambitions.

Après des luttes incertaines, marquées de succès et de revers, d'avances et de reculs, les Chams avaient reçu des empereurs Lê de terribles coups ; dès la fin du XV^e siècle, ils étaient rejetés au delà du Bình-định (3).

En 1602, les Annamites atteignaient Qui-nhon (4), en 1611, le Phú-yên (5) et Sông-cầu ; ils dépassaient bientôt le Varella, jusqu'alors barrière redoutée sinon infranchissable, en 1653, les provinces de Nha-trang et de Phan-rang formaient déjà une circonscription annamite.

Le Champa n'est plus qu'un lambeau de terre dans la région de Phan-thiết (6) ; les rois chams encore mal soumis à la domination annamite essaient bien de se révolter, mais sans succès, jusqu'au jour où après un dernier sursaut de rébellion, leur ruine est définitivement consommée et leur petit royaume réduit à n'être plus qu'une province vassale des Annamites (1697). Le descendant de ces rois glorieux mène une existence sans éclat sous leur protectorat dans la région de Phan-ri. Nous avons sur sa déchéance, le témoignage des marins de la frégate *La Galathée* qui, en 1720, eurent l'occasion de lui rendre visite.

Des officiers de la Compagnie française purent voir de leurs yeux ce fantôme de roi.

L'édifice où il les reçut n'offrait rien qui pût charmer les yeux ; il n'était relevé ni par l'architecture, ni par la richesse des ornements. C'était seulement une espèce de halle, composée de deux grands corps de bâtiment, sans étage, soutenus par des colonnes de bois rouge fort simple. Le trône où le roi était assis ne se ressentait en rien de l'éclat et de la

(1) 順化.

(2) Cf. L. CADIÈRE, *Le Mur de Đống-hới*, in BEFEO., 1906, pp. 87-254.

(3) 平定.

(4) 歸仁.

(5) 富貴.

(6) 潘切.

magnificence de ceux de ces rois orientaux dont plusieurs voyageurs ont laissé de si pompeuses descriptions. C'était un simple marchepied, élevé et couvert d'un tapis ; derrière, il y avait un paravent de vernis de la Chine. L'habillement du roi consistait en une robe de damas noir, brodée d'or, mêlée de nacre, avec des agrafes, et au-dessus une toile de coton fort fine, garnie par le bas d'une frange d'or, surmontée d'un petit galon d'or du Japon. Il avait pour chaussure de petites bottines : j'observerai qu'il n'y a que lui à qui dans le royaume il soit permis d'être chaussé. La garde qui l'entourait était composée de douze hommes, vêtus de soie rouge, avec un turban de la même couleur. Chacun d'eux tenait un sabre dont la poignée était garnie d'or. A sa gauche, on voyait quatre mandarins Loyes, habillés comme le roi, à l'exception des bottines et qui avaient aussi des gardes. A sa droite un mandarin de la Cochinchine, ensuite plusieurs autres mandarins, placés chacun selon son rang, avec environ deux cents officiers tous mis fort proprement (1).

Noter la présence du mandarin annamite, le véritable maître du pays. Le roi n'est plus qu'un roitelet, le royaume, un débris de royaume, comme le disait si bien des derniers Carolingiens, le poète ANGILBERT.

Cette occupation n'allait pas sans quelques réactions souvent violentes du peuple cham naguère si belliqueux. Le joug annamite était dur : le Cham subissait tout le poids des impôts et des corvées et il en reste un écho lointain dans une sorte de triste lamento, recueilli de nos jours par M. CABATON, où s'exhalent les souffrances de ce malheureux peuple déchu :

Parmi les fils des Chams, le chef des prêtres dévore ses larmes parce que l'Annamite lui commande.

Pitié soit de notre pays. Le fils de l'Annamite commande aux Chams comme aux buffles. L'Annamite commande et rit, il a un roi, lui. Mais le Cham est orphelin.

Quand finiront nos misères. Les Chams sont aussi stupides que les sauvages Churus et les hommes des bois.

Liés, nous attendons que le seigneur du ciel vienne. Des Chams et des sauvages, il sera le recours.

Je demande que le ciel me donne un peu de joie. Je ne demande qu'à travailler à la corvée, comme nos aïeux, sous le roi cham (2).

C'était la fin non seulement du royaume mais du peuple cham, submergé par l'infiltration annamite plus solide et plus durable que la conquête militaire.

Un flot de pauvres gens, d'indisciplinés, de bannis, de vagabonds, de déserteurs fuyant les contraintes des pays organisés ou les malheurs de la guerre et la famine qui souvent l'accompagne, déferlait sur les rivages du Sud ou Sud-Ouest, les causes de cet exode, on les trouve dans les institutions même du peuple annamite, basées sur la famille et la commune.

L'individu n'y est qu'un rouage, indispensable, et si par malheur, il ne trouve plus sa place dans le mécanisme, s'il ne peut participer à la distribution des terres communales, s'il est un non-inscrit, si le village ne peut ou ne veut plus lui fournir des ressources suffisantes, il ne trouve fatalement entraîné, soit à chercher ailleurs sa subsistance, soit à accepter la charge du service militaire.

(1) MAYBON, *op. cit.*, pp. 114-115.

(2) MAYBON, *op. cit.*

Celle-ci était particulièrement redoutée, elle enlevait l'homme adulte à son champ et à sa famille, et sans parler des dangers du métier, la condition du soldat était très mauvaise.

Le voyageur français POIVRE dit avoir rencontré 200 jeunes gens, la cangue au cou ; c'étaient des recrues. Il ajoute que les troupes désertent et fuient vers le Donnaï, qu'elles ne sont pas payées et meurent de faim et que la désertion n'est d'ailleurs pas sérieusement punie (1).

A tous ces malheureux pauvres gens indisciplinés, non inscrits, déserteurs, se joignaient ceux qui avaient été condamnés au bannissement, ceux aussi qui étaient en butte aux mauvais procédés des mandarins ou qui voulaient échapper à la lourdeur excessive des impôts. Toute cette armée de hors-la-loi était une avant-garde solide pour l'occupation d'un pays neuf. Ils s'en allaient pleins d'espoir d'une vie meilleure et insoucieux des dangers, chercher des terres nouvelles. La plupart devait fuir sur de frêles sampans plutôt que d'emprunter la route terrestre, trop longue et pleine de périls.

On peut imaginer ces hordes d'aventuriers arrivant, poussées par la mousson d'hiver, dans les fertiles plaines de la Basse-Cochinchine. Ceux qui, après un pareil exode, réussissaient à s'y installer, trouvaient bientôt de nombreux imitateurs, et ainsi, le trop-plein de la population annamite se déversait sur les régions qui avoisinaient le Đồng-nai.

Cette première vague d'envahisseurs devançait la conquête. La deuxième avait un caractère plus officiel, plus organisé : le gouvernement annamite, dès qu'il avait mis pied dans une région, envoyait des colons plus ou moins volontaires, venus surtout du Quảng-binh (2), ou même des provinces plus septentrionales, les plus pauvres.

Une troisième catégorie de colons était représentée par les soldats libérés, à qui on distribuait des terrains dans le pays conquis, à charge pour eux de les défendre contre l'envahisseur.

Tels étaient les divers éléments de cette colonisation à qui l'admirable organisation de la commune annamite donnait bientôt son cadre stable et définitif.

Dès le XVII^e siècle, des colonies agricoles, que nous appellerons libres, s'étaient implantées dans les régions de Đồng-nai et de Mỗi-xui (3), c'est-à-dire celles de Biên-hòa (4) et de Bà-rịa.

Elles étaient là sur les terres des Cambodgiens mais ceux-ci, sans grande résistance, les leur abandonnaient ; les émigrants n'étaient pas livrés sans appui à leurs seules ressources, les souverains annamites restaient toujours prêts à

(1) Pierre POIVRE (1719-1786). Envoyé par la Compagnie des Indes pour fonder un comptoir en Cochinchine (Annam), il y resta du 29 août 1749 au 10 février 1750.

(2) 廣平.

(3) 每吹.

(4) 邊和.

leur apporter l'aide des garnisons du Khánh-hòa (1) et du Bình-thuận (2) et l'anarchie perpétuelle où se trouvait le Cambodge leur donnait des occasions fréquentes d'intervenir.

En 1658, les Annamites, sous prétexte de violation de frontière et de vols de bétail s'emparaient de Mỗi-xui (Bà-rịa) et l'un des deux rois cambodgiens, enfermé dans une cage, est envoyé à la cour de HIỂN-VƯƠNG qui lui rend la liberté, moyennant qu'il se reconnût vassal et payât tribut. Mais la fragile royauté de ANG CHAN, le roi vaincu, est bientôt attaquée par ses frères. D'où guerre civile, assassinat, usurpation, où les Annamites trouvent de nouvelles occasions, sous prétexte d'aider l'un des compétiteurs, d'envahir le Cambodge et de s'emparer de Saigon, de Nam-vang (Phnom Péñ), de Kampot et de pousser jusqu'à Oudong. Le Cambodge est divisé en deux royaumes ; l'un, celui de l'Ouest avec pour capitale Oudong, l'autre, le Cambodge d'eau dont Saigon fut le centre, mais tous deux doivent payer tribut au Seigneur de Huê.

C'est alors que deux éléments nouveaux intervinrent dans la situation : d'une part, le Siam appelé par l'un des rois à son secours contre le protégé des Annamites, de l'autre, nos émigrés chinois dont l'habileté de HIỂN-VƯƠNG avait détourné les activités et les forces combattives vers les pays du Sud.

Leur petite flotte, arrivée devant les côtes de la Basse-Cochinchine, s'était séparée en deux groupes.

Le premier, commandé par le général DƯƠNG, entra dans le Soirap et les passes du Mékong, s'avança jusqu'à Mỹ-tho où il s'établit.

L'autre groupe, sous le commandement du général TRẦN, débarqua d'abord à Cần-giờ, sur la rive droite de la rivière de Saigon, puis se dirigeait vers le Đồng-nai, il arriva jusqu'à Ban-lân, plus tard Biên-hòa.

Là, les uns s'adonnèrent au commerce, les autres à l'agriculture. Le lieu était fort bien choisi et attira bientôt non seulement les gens du pays, mais des Chinois, des Malais, des Japonais et même des Européens. Un véritable foyer de civilisation chinoise se développa et apporta dans cette région des mœurs et des coutumes nouvelles.

Il semble que les deux groupes avaient des aspirations nettement différentes : celui de Biên-hòa devait être composé surtout de gens pacifiques plutôt portés au commerce et à l'agriculture, celui de Mỹ-tho, au contraire, était belliqueux : il recélait sans doute une grande majorité de militaires, un peu turbulents. On ne tarda pas à s'en apercevoir : dès 1689, le lieutenant de DƯƠNG se révolta, fit mettre à mort son chef, s'établit solidement sur les bords du fleuve, construisit des forts et fit fonder des canons : il pouvait ainsi intercepter tout le commerce au grand dommage des Cambodgiens qu'il rançonnait.

(1) 慶和.

(2) 平順.

Il est clair que le général rebelle voulait se constituer une principauté indépendante, aux dépens du Cambodge. Pour résister à ces empiétements, le roi de ce pays NEAC ANG THU construisit à son tour des forts sur l'autre rive et ferma par des chaînes la rivière.

Informés de ces événements, les Annamites feignent de marcher contre NEAC ANG THU et invitent le Chinois rebelle à se joindre à eux. Quand celui-ci, placé en avant-garde, se trouva au milieu du fleuve, il fut entouré, pris et mis à mort. Les forts chinois furent rasés et les troupes placées sous le commandement du général chinois TRẦN-TÂN-TÀI, venu de Biên-hòa avec des renforts. Il attaque alors le roi de Oudong et s'empara des forts cambodgiens du fleuve. Vaincu, le roi se retire à Oudong et fait offrir la paix, avec promesse de tribut. Le général revient à Bền Nghè (Saigon). Mais le roi cambodgien ne tient pas ses promesses, d'où prétexte pour les Annamites à une nouvelle expédition : cette fois, ils le firent prisonnier et l'emmenèrent à Saigon où il mourut sans héritier ; le deuxième roi, à son tour, disparaît : il se donne la mort (1691).

Ces interventions qui avaient entraîné par trois fois les Annamites jusqu'à Phnom Péñ, amenèrent, après la mort des deux rois protégés, l'annexion définitive de tout le territoire du Đông-nai, qui fut en 1698, partagé en trois circonscriptions : les deux *dinh* de Phiên-trần (Gia-định) et de Trần-biên (Biên-hòa) et le *huyện* de Tân-bình (Saigon).

En vue de l'organisation régulière du pays, un recensement fut fait : il y avait sur ce territoire 40.000 familles, représentant 200.000 habitants environ. Pour développer le peuplement, on fit appel à des colons du Quảng-bình qui vinrent fonder de nombreux villages. Les terres furent distribuées, les impôts fixés, auxquels les Chinois eux-mêmes furent soumis. On ne parla plus des Cambodgiens qui avaient été complètement évincés.

C'était le début de cette coopération sino-annamite dont les résultats apparaissaient déjà féconds.

Vers cette même époque, dernier quart du XVII^e siècle, un jeune Chinois de dix-sept ans, du nom de MẠC CỬU (1), originaire de la province de Canton, aborde, à son tour, aux rivages cambodgiens. Il avait dû apprendre les exploits de ses compatriotes : bien accueilli à la Cour du Cambodge, il s'y crée une belle situation et une solide fortune. Mais craignant pour l'une et pour l'autre, il demande et obtient la ferme des jeux dans la région de Saimat (Bantãy Măs).

Ce pays, appelé Mang Khâm par les Cambodgiens, était encore couvert de forêts, peuplé d'habitants de races très diverses, Chinois, Cambodgiens, Malais, vivant de chasse, de pêche et surtout de piraterie, et ignorant le commerce et l'agriculture. L'exploitation de mines d'argent permit à MẠC CỬU d'accroître encore sa fortune. Il reçut, acheta plutôt, le titre d'*okhna* ou gouverneur (1708).

(1) 莫玖.

Dans son nouveau domaine, il créa la ville de Hà-tiên (1) qui tira son nom d'une légende qui voulait que la rivière auprès de laquelle elle fut bâtie ait été hantée par un génie et de nombreux villages, le long des côtes, où il attira des vagabonds et déclassés venus surtout des provinces de Quảng-nam (2) et de Quảng-ngãi (3) et aussi des Chams.

Il obligea les nouveaux colons à cultiver les rizières et les jardins, construisit des maisons, créa un port où les jonques arrivaient de tous les coins de l'horizon, de la Chine, du Tonkin, du Siam « si nombreuses qu'on n'en pouvait compter les mâts », disent les Annamites et qu'on l'appela le petit Canton.

De cette région inculte et inhospitalière, il fit sinon le « jardin merveilleux » qu'il souhaitait, du moins un pays habitable et fort peuplé. Cette prospérité excita bientôt la convoitise des Siamois qui assiégèrent Hà-tiên avec une flotte et une armée. La ville, mal défendue, sans retranchements, ne put résister, femmes et enfants furent emmenés en captivité et MẠC CỬU lui-même dut aller s'installer à la cour de Siam, mais profitant des troubles il songe à revenir dans son domaine et provisoirement s'installe dans la baie de Trùng-Kè (Réam). C'est là que sa femme, une Annamite de Biên-hòa que son nom de Nguyễn avait fait identifier à tort avec une princesse royale, lui donna un fils, parmi des circonstances que la légende a embellies.

Un jour qu'elle cueillait des lotus dans une mare de Trùng-Kè, elle vit une grande lueur et un bouddha tout en or lui apparut : de frayeur, elle accoucha d'un fils auquel les bonzes prédirent les plus hautes destinées.

Plus tard, on installa la statue dans une pagode, mais les Siamois, paraît-il, l'enlevèrent à leur deuxième invasion.

Après trois ans d'exil, MẠC CỬU rentre dans sa ville de Hà-tiên.

Sur les conseils, disent les Annales, d'un de ses familiers qui lui insinuait que « le roi du Cambodge ayant été sourd à sa prière devant l'attaque des Siamois », il pouvait donc considérer les Cambodgiens comme ennemis, MẠC CỬU renonce à l'appui qui s'était avéré inutile du roi du Cambodge, et se tourne délibérément vers l'alliance annamite. Il envoie en 1715, deux de ses lieutenants à Huê pour annoncer qu'il a conquis la région de Hà-tiên et demander au seigneur de Cochinchine de lui en confier le gouvernement.

Disposant sans hésitation du bien d'autrui, le roi Minh-vương (4), s'empresse de le nommer gouverneur et général en chef de la nouvelle province de Hà-tiên, MẠC CỬU se rendit en jonques à Huê, en 1724, avec de riches présents, pour remercier le roi et faire acte de vassalité envers Minh-vương (1692-1724).

(1) 河僊.

(2) 廣南.

(3) 廣義.

(4) Minh-vương 明王 NGUYỄN-PHÚC-CHU 阮福淵 (1691-1725).

C'était ainsi que Hà-tiên, terre cambodgienne, se trouva de fait, définitivement, incorporé au royaume des Nguyễn.

Quelques années plus tard (1731-1734), à la suite d'une nouvelle intervention au Cambodge, en faveur d'un des princes, les territoires de Long-hồ (Vinh-long) et Định-tường (Mỹ-tho) furent annexés par les Annamites et constitués en provinces.

MẠC CỬU mourut en 1736, âgé de 78 ans, ayant vu la prospérité de son domaine.

Son fils aîné, MẠC THIÊN-TÍCH (1) lui succéda. Son premier soin fut d'aller, lui aussi, recevoir l'investiture à Huê. Il fut nommé gouverneur de Hà-tiên avec pouvoirs extraordinaires et chargé de la défense de la frontière.

L'empereur lui donna trois grandes jonques avec lesquelles il pouvait exercer dans les mers du Sud, le commerce et aussi, sans nul doute, la piraterie, à son profit et à celui du roi de Cochinchine. Nous savons qu'en 1748, il envoya à la cour de riches et curieux présents où l'on voyait figurer, à côté de perles et de pierres précieuses, vingt faisans, une poule européenne dite poule de feu, un grand chien d'Europe, cinq merles parleurs et des nattes ; en retour, l'empereur lui envoya deux brevets de colonel, deux brevets de capitaine et des étoffes brodées. La jonque qui les portait, fut assaillie au retour, par les pirates à la hauteur de Cà-mâu mais ceux-ci, pourchassés, furent pris et exécutés.

MẠC THIÊN-TÍCH continua l'œuvre de son père.

Placé dans une site agréable, au fond d'une baie parsemée d'îles, encadrée de petites collines boisées et verdoyantes, Hà-tiên n'avait été tout d'abord qu'un très modeste village de pêcheurs et de pirates. MẠC CỬU en avait fait une petite ville, gagnée sur les palétuviers et assise parmi les méandres de la rivière. Une citadelle, grand rectangle de 500 mètres sur 100 mètres, entouré de murs en maçonnerie, était sa résidence ; elle recelait en outre une pagode, les habitations des femmes et des serviteurs, des jardins et des pièces d'eau.

(1) 莫天錫 Appelé d'abord MẠC TÔNG 莫琮 puis MẠC TỬ 莫賜. Plus tard, les Seigneurs Nguyễn donnèrent aux Mạo 7 caractères : thiên tử, công, hầu, bá, tử, nam 天子, 公, 侯, 伯, 子, 男 pour leur servir de noms intercalaires, ainsi que 5 caractères : kim, thủy, mộc, hỏa, thổ 金, 水, 木, 火, 土 qui devaient entrer dans la composition de leurs noms personnels. Trouvant enfin que le caractère Mạo 莫 rappelait l'usurpateur MẠC ĐĂNG-DUNG 莫登庸, ils ajoutèrent à ce caractère la clef 貝. C'est à partir de là que MẠC TỬ changea son nom en MẠC THIÊN-TÍCH par l'adjonction de la clef 天 à son nom de famille originaire, par l'adjonction du caractère thiên 天 comme nom intercalaire et par la substitution de la clef 金 à la clef 貝 à son nom personnel (鄭天錫). Ses fils s'appelleront MẠC-TỬ 鄭子 et leurs noms personnels seront composés avec la clef 水 comme MẠC-TỬ-HOÀNG 鄭子潢 ; de même ses petits-fils s'appelleront MẠC-CÔNG 鄭公 et la clef 木 entrera dans la composition de leurs noms personnels, MẠC-CÔNG-BÁ 鄭公栢 et ainsi de suite jusqu'à la 7^e génération (à compter à partir de MẠC CỬU), avec MẠC-TỬ-KHÂM 鄭子欽 avec qui le nom s'est éteint.

Pour faciliter les relations avec la ville construite dans les marais, MẠC CỬU avait établi un pont qui subsista très longtemps, puisqu'on en voyait encore les vestiges en 1889 et pour alimenter en eau potable la nouvelle cité, construit un réservoir au pied des collines.

Autour de Hà-tiên, des villages s'étaient constitués à Lộc-trị à 5 km., Thuận-yên, Dương-hòa, Bình-trị, où Cambodgiens, Chinois, Malais et Chams se mêlaient.

MẠC THIÊN-TÍCH améliora beaucoup les créations de son père. Sous son gouvernement, Hà-tiên fut organisé, son administration solidement charpentée.

Il eut bientôt, sous sa main, tout le territoire s'étendant de Kampot jusqu'à Cà-mâu, où il établit partout des villages nouveaux, peuplés de tous ceux que la prospérité naissante du pays attirait.

M^{sr} PIGNEAU DE BÉHAINE qui connut beaucoup MẠC THIÊN-TÍCH et séjourna auprès de lui à plusieurs reprises écrivait en 1774 : « le gouverneur de Cancao, — c'était le nom chinois de Hà-tiên — a à lui trois provinces, outre son gouvernement » (1). C'était le territoire proprement dit de Hà-tiên, le *đạo* de Kiền-giang (2), c'est-à-dire la région de Rạch-giá, le *đạo* de Long-xuyên (3), c'est-à-dire la région de Cà-mâu, et enfin les cinq districts vers la frontière du Cambodge qui, comme nous le verrons plus loin, furent le prix de son intervention en faveur d'un roi cambodgien.

MẠC THIÊN-TÍCH avait certainement autant et plus que son père des qualités d'organisateur et d'administrateur, comme lui, il chercha à attirer sur son domaine tous les éléments susceptibles de le peupler. Avec M^{sr} d'Adran, il usa d'une politique très adroite. Le gouverneur de Cancao vient de se faire instruire de la religion, écrit-il en 1774, « et m'a dit qu'il attendait avec une grande impatience mon arrivée. Comme je l'ai autrefois connu, je présume qu'il va me demander le baptême ». Quelque temps plus tard (1775), il rappelait tous les bons procédés, « marques d'attachement et de considération », qu'il a reçus du gouverneur et de ses enfants auxquels il avait apporté des livres chinois, probablement des ouvrages scientifiques traduits par les pères jésuites de Pékin ; le gouverneur lui a même donné trois bateaux pour l'accompagner dans son voyage au Cambodge (4).

L'année suivante (1776), MẠC THIÊN-TÍCH rappela PIGNEAU DE BÉHAINE auprès de lui, cherchant à le fixer sur son territoire et il lui offrit un terrain à son choix pour y installer des chrétiens ; il avait compris l'intérêt de créer des villages pour qui la nouvelle religion serait le lien solide remplaçant les

(1) A. LAUNAY, *Histoire de la Mission de Cochinchine*, t. II (1771-1823), p. 9.

(2) 建江道.

(3) 龍川道.

(4) A. LAUNAY, *Histoire de la Mission de Cochinchine*, t. II (1771-1823), pp. 10-11.

institutions communales traditionnelles. PIGNEAU DE BÉHAINE choisit une plaine inculte, la meilleure partie du territoire, affirme-t-il, dans la presqu'île de Lộc-trị sur la rive droite de la rivière, sans doute à proximité du modeste séminaire de Hòn Đắt où s'étaient réfugiés les missionnaires chassés par les troubles du Siam (1).

Mais MẠC THIÊN-TÍCH, malgré les espérances qu'il avait laissées germer dans l'esprit de l'évêque, ne se convertit jamais. Ses procédés courtois envers lui étaient de bonne politique et il était, par ailleurs, trop bon lettré attaché à la culture traditionnelle pour adopter la doctrine nouvelle.

Tout le dénote dans sa conduite : avec MẠC CỬU, Hà-tiên était devenu un lieu habitable, et même agréable. Son fils en fit un centre intellectuel. Des lettrés de Fou-kien et de Qui-nhon et parmi eux des bonzes vinrent à son appel se fixer auprès de lui. Il créa une sorte d'académie (2) qui devait réunir, dans le culte de Confucius, les meilleurs lettrés et les plus vaillants soldats ; ils étaient au nombre de dix-huit, qu'il appelait ses dix-huit héros, *thập bát anh* (3). Pour eux, il avait construit un palais près d'une pagode et leur réunion formait le conseil du gouverneur où les problèmes d'ordre politique, militaire et économique étaient débattus et les décisions prises.

Ils s'occupaient aussi de littérature : les lettrés s'exerçaient à composer des pièces de poésie où les curiosités naturelles du pays étaient décrites dans la manière traditionnelle.

Deux recueils de ces œuvres nous sont parvenus, l'un en annamite, l'autre en chinois. Ce dernier renferme trente-deux poèmes. MẠC THIÊN-TÍCH a mis en tête une préface pleine d'intérêt.

Son père est arrivé à Hà-tiên il y a environ trente ans et profitant de la tranquillité régnante, il a appris aux habitants à cultiver la terre.

MẠC THIÊN-TÍCH remplace son père, il profite des loisirs que lui laisse l'administration du pays pour réunir les lettrés, deviser sur l'histoire du pays et faire des poésies.

Au printemps de l'an *bính-thìn* (1736), un lettré de Chine, nommé TRẦN-TỬ-HOÀI (4), est venu à Hà-tiên. Il préside les réunions des poètes qui chantent les dix sites notables de la province. Ces poèmes ont été réunis en un volume pour attester les bienfaits de MẠC CỬU pour le pays. Cette préface a été écrite au dernier mois de l'année *đinh-tỵ* (1737).

Voici l'un des poèmes, dû à MẠC THIÊN-TÍCH lui-même. C'est la description d'une des dix merveilles du pays, le lac de Đông-hồ.

(1) A. LAUNAY, *Histoire de la Mission de Cochinchine*, t. II (1771-1823), pp. 66-67.

(2) 招英閣.

(3) 十八英.

(4) 陳子淮.

Le reflet de la lune dans le lac de Đông-hồ (1).

Devant nous surgissent les mêmes monts et les mêmes collines,
 Bien des vies humaines ont passé, le paysage reste immuable.
 Nos yeux clairs admirent les fleurs et la verdure,
 Le paysage de Đông-hồ à lui seul égale en beauté celui de Vọng-xuyên.
 Sur la nappe d'eau qui s'étend à l'infini jusqu'à se confondre avec l'horizon,
 Nous glissons avec nos barques et faisons circuler la coupe de vin au parfum de camomille.
 Les astres jettent leur plus vif éclat
 Et le disque de la lune s'imprime au milieu de l'eau.
 Nous nous promenons par groupes de deux ou trois
 Entre la lune de jade et son reflet, comme entre deux jolies femmes.
 Une voile se montre dans le lointain...
 Nous nous regardons avec une âme limpide comme l'eau d'automne,
 Nous avons connu les mêmes vicissitudes,
 Nos cœurs sont sans noirs desseins, qu'importe le froid !
 Doucement le vent d'Est se lève et fait frissonner la lumière des étoiles à la surface du lac.
 Les uns chantent la pluie et le vent, les autres les montagnes et l'eau,
 Tous jouissent de la claire beauté de l'automne.
 Ces beaux paysages semblent attendre le sage :
 Un quart d'heure de cette molle quiétude vaut bien mille taëls d'or,
 Mais déjà nos esprits et nos cœurs sont pleins d'enthousiasme
 Et de nouveau l'appel de la mer réveille nos ambitions.
 Mais ceux qui n'ont pas encore payé leur dette au pays
 Peuvent-ils, grisés par les beaux paysages, oublier leurs devoirs ?
 Nos compagnons qui s'étaient dispersés se rassemblent,
 Pour passer la nuit à rimer et à boire.
 Nous restons sous le charme de la nature, des chants, de la musique et du grondement de
 l'eau qui descend de la montagne prochaine.
 Nos compagnons ont tous du talent,
 Et tous ils fêtent dignement leur heureuse rencontre en cette belle nuit.
 Plus le concert se prolonge et plus il nous ravit et dissipe nos ennuis,
 Pareil tantôt à l'averse qui lave le sommet des monts, tantôt au zéphyr qui disperse les
 lentilles d'eau à la surface du lac.
 Pour décrire ces impressions, j'accorde quelques rimes malhabiles,
 Lecteurs, ne souriez pas, je n'ai pas la prétention de me comparer aux grands poètes anciens.

Poésie :

Un lac étincelant sous la blancheur automnale,
 Au milieu flotte la claire image de la lune ;
 L'eau et le ciel, à l'horizon, se confondent dans une même teinte,
 Le disque lunaire, par instants, se montre et se mire dans l'eau :
 Spectacle digne d'enchanter le poète Tô-tử,
 Mais qui pourrait également endeuiller le cœur de la reine Lạc-xương.
 Ainsi devant un même paysage, l'homme peut éprouver des impressions différentes,
 Le rire des uns se mêle aux larmes des autres.

(1) 東湖印月 Đông hồ ấn nguyệt. Cf. *Nam-phong*, 1926, n° 107, pp. 43 et suivantes ; 1930, n° 150, pp. 455-456.

A lire cette pièce comme tous les autres de ces recueils, on songe à ces peintures chinoises aux tons doux et atténués, où l'on voit parmi des rochers moussus, creusés de grottes, serpenter de petits ruisseaux, tandis que le ciel obscurci par de légers nuages, passent de grands oiseaux blancs.

Art artificiel et factice. Les côtes du golfe de Siam, avec leurs arroyos marécageux bordés de palétuviers comme les collines boisées qui les bordent, ne pouvaient être pour les poètes qu'une source bien médiocre d'inspiration, et ne justifiaient pas le doux lyrisme de MẠC THIÊN-TÍCH et de ses compagnons. Mais il ne faudrait pas juger cette poésie sino-annamite sans tenir compte des procédés de la littérature traditionnelle. Elle est aussi loin du dédain de la nature de nos grands classiques d'Europe que de l'amour échevelé et vibrant des romantiques. Elle aime le rythme subtil et la mesure et son expression est un peu figée comme celle d'un marbre blanc, image un peu froide de la beauté. C'est un art délicat et rare, réservé aux seuls lettrés, plein d'allusions subtiles, souvent inintelligibles aux profanes. On y sent cependant et c'est là peut-être le seul sentiment réellement sincère, le regret nostalgique de la patrie perdue.

A la vérité nous imaginons mal de rudes soldats ou marins échappés aux luttes sanglantes chantant les beautés de paysages de rêve et devisant au clair de lune, sur les arroyos de l'Ouest cochinchinois.

Ces divertissements littéraires et ces joutes poétiques devaient être pour MẠC THIÊN-TÍCH et ses compagnons le délassement à tous les soucis que l'administration de son domaine et les dangers que ses voisins cambodgiens ou siamois leur apportaient.

Les Cambodgiens avaient essayé, vers 1739, de rétablir leur domination sur Hà-tiên. Mais MẠC THIÊN-TÍCH, après une lutte très dure, les oblige à battre en retraite et cette date marque la fin des revendications du Cambodge. D'un autre côté, les Annamites, mettant à profit les embarras que les invasions birmanes causaient au Siam, attaquaient de nouveau le Cambodge, sous le prétexte facile de violations de frontières : le roi ANG SNGUON, repoussé par les armées annamites sur le Vaïco occidental, se réfugie alors chez MẠC THIÊN-TÍCH, et celui-ci s'entremet en sa faveur auprès de VÕ-VƯƠNG (1) pour lui faire obtenir la paix. Le Cambodge doit abandonner cette fois (1748) tout le territoire au Sud de Gia-định, jusqu'au Mékong, à la hauteur de Mỹ-tho.

Dix ans plus tard (1757), nouvelles dissensions à la cour du Cambodge, le roi protégé des Annamites meurt, un régent est nommé et demande l'investiture de VÕ-VƯƠNG qui réclame pour prix, la cession des provinces cambodgiennes de Bassac (2) et de Préapatang (3) : les Nguyễn se seraient orientés ainsi dans une nouvelle direction.

(1) 武王 NGUYỄN-PHÚC-KHOÁT 阮福潤 (1738-1765).

(2) Ba-thắc.

(3) Trà-vàng.

Mais une révolte s'étant levée contre le régent, le prince TÔNG, fils du défunt roi, se réfugie à Hà-tiên, à son tour, MẠC THIÊN-TÍCH demande aux Annamites de lui porter secours. L'ordre fut rétabli, mais pour prix de leur aide, les Annamites gardent cette fois le territoire au Nord de Bassac, c'est-à-dire les provinces de Gò-công et de Tân-an, et MẠC THIÊN-TÍCH, pour sa part, reçut cinq districts à la frontière du Cambodge, dans la région de Kampot et de Kômpon Som.

Ces acquisitions territoriales étaient importantes et perdaient le caractère de conquêtes temporaires, les Cambodgiens se trouvaient maintenant repoussés au delà du Grand Fleuve et les Annamites s'étaient installés solidement à Châu-độc et à Sadec, tandis que MẠC THIÊN-TÍCH tenait pour eux tout le territoire en bordure du golfe de Siam, de Cà-mâu à Kampot.

Avec l'aide des Chinois de Hà-tiên, les Annamites se trouvaient les maîtres incontestés de tout l'Ouest cochinchinois. Mais cette avance marque le point extrême de leur expansion qui ne dépassera pas Châu-độc.

Notons en plus que les districts accordés à MẠC THIÊN-TÍCH pour prix de son intervention, et situés au delà de Hà-tiên, dans la région de Kampot, seront rétrocédés en 1847, par l'empereur Thiệu-trị (1).

La politique d'intervention au Cambodge avait donc eu son plein effet, aussi bien pour le seigneur de Huê que pour le gouverneur de Hà-tiên. Mais un danger nouveau et grave ne tarda à menacer les frontières de l'Ouest.

MẠC CỬU avait vu sa ville envahie et saccagée par les Siamois. Après quelques années de relative tranquillité, MẠC THIÊN-TÍCH, à son tour, dut subir l'envahisseur.

Reprenant leurs prétentions sur le Cambodge, les Siamois méditaient de s'emparer de nouveau de Hà-tiên. Devant le danger menaçant, MẠC THIÊN-TÍCH réclame l'aide des Annamites. On lui envoie 1.000 hommes et 20 jonques. La révolte des Birmans qui, en 1767, prirent et pillèrent la capitale Ajuthia et emmenèrent le roi prisonnier au Laos, détourne momentanément le péril et arrête les projets siamois. Deux fils du roi vaincu se réfugient à Hà-tiên. C'étaient pour MẠC THIÊN-TÍCH de précieux otages, garants de la paix.

Mais l'un d'eux s'enfuit au Cambodge et c'est à cette occasion que la colère de MẠC THIÊN-TÍCH s'exerça contre PIGNEAU DE BÉHAINE et ses compagnons qu'il soupçonnait d'avoir favorisé cette fuite; il les tint même en prison plusieurs mois, ce qui nous vaut une belle lettre de l'évêque.

Cependant profitant du désordre de l'invasion birmane et de la fuite du roi, un aventurier PHYA TAK, fils d'un Chinois du Kouang-tong et d'une Siamoise, s'empare du trône du Siam et fixe la capitale du royaume à Bangkok. Il s'empresse de faire disparaître tous les compétiteurs éventuels à la couronne, mais

(1) 紹治.

les princes fugitifs réfugiés à Hà-tiên et au Cambodge restaient pour lui un sujet d'inquiétude. Il essaye tout d'abord mais vainement de se concilier le roi du Cambodge. Il lui écrit : « Le Cambodge et le Siam ont eu de tout temps des relations amicales, les ambassadeurs de l'une et l'autre cours allaient et venaient constamment pour entretenir de bons rapports. J'espère que ces traditions seront continuées, malgré le changement que des événements impérieux ont amené dans le gouvernement du royaume du Siam ». Mais aux ambassadeurs de PHYA TAK, le roi répond fièrement : « Sans doute, des relations de bon voisinage ont pu exister entre les membres de deux familles royales, mais je ne saurais me résoudre à traiter sur le pied de l'égalité, un homme qui, quelle que soit sa valeur propre, n'est après tout que le résultat de l'union d'un marchand chinois avec une Siamoise sortie du peuple ».

C'était la rupture : PHYA TAK dans sa colère suscite un complot contre le roi ANG TON au profit d'un autre prince réfugié au Siam, ANG NON. Mais l'armée siamoise qui devait mettre le nouveau prétendant sur le trône fut vaincue et dut se retirer. MẠC THIÊN-TÍCH, malgré cela, ne pouvait se sentir rassuré. Pour parer au danger, il envoie une flotte devant Bangkok, sous prétexte de ravitailler le pays en riz, en réalité pour s'emparer de PHYA TAK. Elle subit un échec complet : le riz fut saisi, les chefs de l'expédition emprisonnés, et la flotte revint à Hà-tiên fortement diminuée après avoir perdu son chef, le propre gendre de MẠC THIÊN-TÍCH (1768).

Il fallait venger cette défaite, MẠC THIÊN-TÍCH interdit toute relation avec le Siam et profitant du départ de PHYA TAK (1770) pour une expédition contre Ligor, dans la presqu'île de Malacca, il arme une nouvelle flotte qui débarque une armée dans la région de Chantaboun. Ce fut un nouvel échec. Les troupes investies dans leur camp, furent décimées par la peste : de 50.000 hommes, 10.000 seulement revinrent à Hà-tiên.

A son tour, PHYA TAK prend l'offensive et vient mettre le siège devant la ville (1771). Tout le favorisait. Pendant que MẠC THIÊN-TÍCH luttait contre le Siam, des révoltes avaient éclaté dans son domaine : un aventurier chinois TRẦN TÀI, de Tch'ao-tcheou, le pays même de PHYA TAK, de connivence avec des parents de MẠC THIÊN-TÍCH, MẠC SUNG et MẠC KHOAN, avait essayé de s'emparer de la ville, le gouverneur avait réussi à les vaincre, mais TRẦN TÀI s'était enfui au Siam.

D'autres révoltes, l'une de 900 Mois conduits par un Cambodgien, l'autre de Cambodgiens, Malais et Annamites sous le commandement d'un déserteur, durent être réprimées. Le pays souffrait de la disette. MẠC THIÊN-TÍCH, devant cette triste situation, s'accuse sincèrement devant l'empereur d'Annam d'être responsable de tous ces maux et demande des secours. On donne l'ordre au gouverneur de Gia-định de les lui envoyer. Mais PHYA TAK, sous prétexte de réclamer le prince, fils du roi vaincu par les Birmans et réfugié à Hà-tiên, attaque la ville avec 20.000 hommes et une flotte. Parmi les troupes figurait le

rebelle TRẦN TÀI. Le siège dura dix jours, la ville mal défendue par des remparts de troncs d'arbres, ne put résister. Des batteries siamoises installées sur les hauteurs, bombardaient la ville et faisaient sauter la poudrière. Les Siamois attaquèrent la citadelle par l'arrière, s'en emparèrent et mirent le feu au palais de MẠC THIÊN-TÍCH. Celui-ci désespéré, allait mettre fin à ses jours, quand un de ses lieutenants l'enleva et l'emmena à Giang-thanh au Nord de Hà-tiên, tandis que ses fils fuyaient vers Rạch-giá. Les Siamois poursuivirent les Chinois jusqu'à Châu-độc, mais l'armée annamite les mit en déroute près de cette ville et ils durent rentrer à Hà-tiên, laissant derrière eux un gros butin d'armes et de jonques.

Une autre armée siamoise, arrivée par le Nord, dans la région de Sadec, fut détruite elle aussi. La province de Long-hồ était débarrassée des envahisseurs.

PHYA TAK rentra dans sa capitale ainsi que l'armée du Nord : il emmenait en exil 10.000 Cambodgiens et le prince CHIÊU-TUY qui fut mis à mort.

MẠC THIÊN-TÍCH offrit la paix aux Siamois, mais comme Hà-tiên était ruiné, il resta à Cần-thơ et envoya en 1774 son fils relever les ruines et repeupler le pays dévasté par la guerre et transformé en un véritable désert dont les habitants avaient fui.

Vers cette époque, l'empire d'Annam vit s'élever la plus dangereuse révolte de son histoire, celle des Tây-son (1774). L'empereur DUỆ-TÔN (1) traqué par les rebelles, s'était enfui avec son fils d'abord au Quảng-nam, puis à Bền Nghè (Saigon) où il s'était installé.

MẠC THIÊN-TÍCH vint le saluer. L'empereur le nomma gouverneur général et ses fils généraux, il leur donna la garde de la province de Trần-giang (Cần-thơ), cependant le succès ne vint pas couronner leurs efforts.

Les Tây-son s'emparent de Gia-định, DUỆ-TÔN et son fils s'enfuirent jusqu'à Long-xuyên, mais ils sont pris, amenés à Phiên-trần (Gia-định) et mis à mort (1774).

MẠC THIÊN-TÍCH, désespéré, se réfugia à la frontière de son domaine, et acculé à la défaite, il accepte l'invitation de PHYA TAK de venir à la cour siamoise, accompagné d'un prince annamite, XUÂN, 17^e fils de VÕ-VƯƠNG.

L'avenir paraissait très noir pour le futur empereur d'Annam, le prince ANH, petit-fils de VÕ-VƯƠNG.

Dans son malheur, il songe à l'appui du Siam, et pour l'obtenir, il envoie des ambassadeurs à Bangkok.

Mais PHYA TAK soupçonneux et craignant un complot contre lui les fait emprisonner, met à mort les fils de MẠC THIÊN-TÍCH et le prince XUÂN, en tout plus de 52 personnes. MẠC THIÊN-TÍCH, pour échapper aux supplices qui l'attendaient, se suicide. Triste fin d'une existence mouvementée (1781).

(1) 睿宗 NGUYỄN-PHÚC-THUẬN 阮福淳 (1765-1777).

Deux ans plus tard, PHYA TAK, à son tour, est assiégé dans sa citadelle par des révoltés et mis à mort (1783).

Le général CHAT-TRI, commandant de l'armée qui avait envahi le Cambodge, se proclame roi à son tour : c'est l'ancêtre de la dynastie actuelle.

Nous ne suivrons pas les vicissitudes de l'empereur annamite fugitif ; rappelons seulement que GIA-LONG trouva asile à Phú-quốc, à Hòn Chong, puis à Hà-tiên et dans les îles de la baie.

La situation du pays était désastreuse : les habitants se refusaient à revenir. Les gouverneurs résidaient à Long-xuyên. Ils essayèrent par tous les moyens de relever les ruines et d'attirer de nouveaux habitants. Hà-tiên fut déclaré port franc. Les navires exempts de tous droits, l'administration fut réorganisée avec l'aide des mandarins des provinces voisines. Une garnison de 200 hommes et de 6 jonques fournies alternativement par les provinces de Gia-định, de Mỹ-tho et de Vinh-long, y fut installée, astreinte à un service de six mois. Ces mesures laissent nettement entrevoir l'état du pays qui n'avait plus assez d'éléments pour constituer lui-même une garnison et dont les côtes étaient infestées par les pirates.

Cependant avec la victoire de GIA-LONG sur les Tây-son, le calme était revenu.

Sans accepter entièrement l'appréciation de TRỊNH-HOÀI-ĐỨC, l'auteur de la description de la Basse-Cochinchine qui affirmait que l'administration de Hà-tiên était devenue, grâce aux progrès accomplis dans l'agriculture, le commerce, la réfection des routes et la création des marchés, un véritable modèle pour le monde entier, il est certain qu'au début du XIX^e siècle le pays était partiellement repeuplé d'Annamites, de Chinois, de Cambodgiens et de Malais. La culture des poivrières, introduite à cette époque, commençait à lui donner une nouvelle prospérité.

En 1818, 17^e année de GIA-LONG, un des derniers descendants de MẠC CỬU, MẠC DIỆU, fut nommé gouverneur de Hà-tiên. L'empereur témoignait à nouveau la reconnaissance qu'il conservait envers celui qui avait donné une nouvelle province à l'empire.

Aujourd'hui la Cochinchine ne se souvient plus guère d'avoir été cambodgienne : c'est à peine si l'on peut trouver encore dans la région de Sóc-trăng, quelques îlots épars de Khmêrs ; les Chinois de Biên-hòa, de Mỹ-tho et de Hà-tiên, descendants des émigrés du XVII^e siècle, se sont fondus dans la population, tant est grande la puissance d'assimilation du peuple annamite.

Quant à Hà-tiên, il a retrouvé sa vie somnolente de jadis : c'est de nouveau le petit village de pêcheurs sans grande activité.

Mais le golfe et ses îles ne recèlent plus de pirates et si les moissons de l'Ouest cochinchinois de Châu-độc à Cà-mâu, de Kampot à Biên-hòa, sont si belles, c'est un peu aux émigrés venus de Chine, qu'on le doit, mais aussi et surtout au labeur persévérant et tenace du peuple annamite, favorisé par la paix française.

BIBLIOGRAPHIE

- CADIÈRE (L.), *Le Mur de Đông-hới. Étude sur l'établissement des Nguyễn en Cochinchine.* In BEFEO., 1906, pp. 87-254, pl. h. t. carte.
- MAÎTRE (Cl. E.), *Documents sur Pigneau de Béhaine.* In *Rev. Indoch.*, XIX, 1913, pp. 166 et sqq.
- MAYBON (Ch. B.), *Histoire moderne du pays d'Annam.* Paris, Plon, 1914.
- ĐÔNG-HỒ LÂM-TÂN-PHÁC 東湖琳晉璞. *Hà-tiên Mạc-thị sử 河僊莫氏史.* In *Nam-phong*, 1926, n° 107, pp. 31-47. L'auteur a repris cette étude dans la même revue, 1929, n° 143, sans donner cependant les dix poèmes en quốc-ngữ de MẠC THIÊN-TÍCH 莫天錫.
- Houang tch'ao t'ong tien 皇朝通典*, k. 98.
- LÊ-QUÍ-ĐÔN 黎貴惇, *Kiến-văn tiểu-lục 見聞小錄*, 篇章.
- Liệt-truyện 列傳 tiền-biên 前編*, q. 6.
- MẠC THIÊN-TỨ 莫天賜, *Hà-tiên thập-vịnh tập 河仙十詠集.* Ms de l'EFEO., 2 q.
- PHAN-HUY-CHÚ 潘輝注, *Lịch triều hiến-chương loại-chí 歷朝憲章類誌*, 文籍誌, q. 44.
- TRỊNH-HOÀI-ĐỨC 鄭懷德, *Gia-dịnh thông-chí 嘉定通志.* Composé vers 1833. Trad. par G. AUBARET sous le titre de *Histoire et description de la Basse-Cochinchine.* Paris, Impr. Impériale, 1863 (La réduction des dates cycliques en dates grégoriennes n'est pas toujours correcte).
- VÕ-THÈ-DINH 武世營, marquis de DINH-ĐỨC 營德, *tùng-trần cai-dội 從鎮該隊* de Hà-tiên. *Hà-tiên trấn hiệp-trần Mạc-thị gia-phả 河僊鎮叶鎮莫氏家譜.* Composé en la 17^e année de Gia-long (1818) (Monographie de Hà-tiên. Publication de la Société des Études indochinoises, 1901). Ce document a été utilisé par ĐÔNG-HỒ LÂM-TÂN-PHÁC dans son étude intitulée *Hà-tiên Mạc-thị sử*, in *Nam-phong*, 1929, n° 143, pp. 323-343.